

Né au Pays Basque espagnol, Oskar Gómez Mata vit et travaille aujourd'hui en Suisse, à Genève. Metteur en scène, comédien, auteur et scénographe, il débute ses activités théâtrales en Espagne avant de s'installer à Genève en 1995. Il a notamment créé, avec sa compagnie l'Alakran, *Boucher espagnol* (2003), *Optimistic vs Pessimistic* (2005), *Epiphaneia* (2006), *Kairos, sisyphes et zombies* (2009) et *Suis à la messe, reviens de suite* (2010).

« *Compagnie d'activisme et d'agitation théâtrale.* » C'est par ces mots que se présente la Compagnie l'Alakran quand on en cherche la piste sur la toile. Des termes d'un autre temps, furieusement réactivés par Oskar Gómez Mata et ses complices. Depuis quinze ans, cet artiste basque émigré en Suisse réaffirme la puissance immédiatement subversive du théâtre, sa capacité de dire non au temps présent. Nourri au lait de Brecht et de Rodrigo García, son œuvre est entièrement faite de paradoxes. Ludique et sérieuse, engagée et légère, concrète et délirante, elle affole tous les codes en vigueur sur les scènes. S'appuyant sur un vocabulaire scénique qui emprunte au happening et à la performance, il crée une nouvelle langue de théâtre

politique, et affirme une confiance fervente dans son pouvoir de colère et de transformation – une posture inattendue et imprévisible, qui mélange des genres longtemps restés inconciliables, textes engagés et théâtre de l'absurde, discours et cri, colère et douceur. Oskar Gómez Mata n'a pas peur de croiser l'eau et le feu.

Scène désacralisée

L'aventure de la compagnie l'Alakran prend son envol à partir de deux noms propres : Genève et Rodrigo García. C'est en effet le Théâtre Saint-Gervais qui va accueillir Oskar Gómez Mata, alors membre de la compagnie Legaleón-T, avec un spectacle intitulé *El Silencio de las Xigulas*. Son directeur avisé, Philippe Macasdar (qui fit tant pour propager le puissant théâtre de Jean Magnan, brutalement disparu à la fin des années 1980 et dramatiquement oublié), propose à la compagnie fraîchement créée de s'installer sous son toit. Ainsi va naître une étroite coopération artistique qui durera six ans, de 1999 à 2005. On est loin des pseudo-résidences souvent proclamées dans nos théâtres – un alibi pratique pour vampiriser l'énergie d'une compagnie, sans lui donner de véritables moyens de création.

Le second nom propre qui fonde l'Alakran est celui de Rodrigo García, un condisciple de Gómez Mata. Cette rencontre sera décisive. Non d'abord celle de l'homme, mais surtout celle de son écriture. C'est en effet à partir d'un montage de textes, intitulé *Boucher espagnol*, que se construira le spectacle fondateur de la compagnie. Où l'on vérifie à quel point cette œuvre est scénique autant que littéraire. Se déploie une écriture de plateau qui produit des textes parfaitement autonomes, que d'autres peuvent ensuite s'approprier, comme la compagnie Akté du Havre l'a fait avec bonheur en montant *Borgès/Goya*.

À l'époque où Oscar Gómez Mata s'empare des textes de García, en 1997, ce dernier est parfaitement inconnu, en Espagne bien sûr (où il n'a fait son « retour » que très récemment, avec la publication de ses œuvres complètes aux éditions La uNa RoTa en mars 2009), mais aussi en France : c'est en effet l'année où il commence un long compagnonnage avec le Théâtre national de Bretagne, à Rennes. Gómez Mata fut donc le premier propagateur de García, qu'il a connu dans le théâtre alternatif madrilène, en particulier le théâtre Pradillo, dirigé par le visionnaire Carlos Marquerie.

Si c'est ça la vie, faudrait la changer, bordel !

Dans le turbulent sillage de Rodrigo García, la compagnie L'Alakran, menée par **Oskar Gómez Mata**, fourbit un théâtre résolument combatif, en prise directe avec le monde tel qu'il (ne) va (pas).

Michèle Gurtner
dans *Suis à la messe,
reviens de suite.*
Photo : Christian Lutz.



Dans les spectacles de l'Alakran, dès l'ouverture des portes, il règne une véritable ambiance de fête, en dehors de tout contrôle. La scène du théâtre s'en trouve instantanément désacralisée. Tout ce qui va s'y dérouler nous concerne au premier chef. Nous sommes d'emblée conviés à cette fête qui déjoue pleinement les codes de la représentation. Les êtres qui déboulent sur le plateau sont chargés d'une énergie de taureau. A moins qu'il ne s'agisse de la maîtrise précise du torero. Ou un mixte des deux, ou le passage de l'un à l'autre. C'est la grande force d'Oskar, grandiose et pathétique maître de cérémonie, toujours présent sur le plateau, capable en permanence de souffler le chaud et le froid, parfaitement bicéphale, suisse d'adoption, à l'évidence, mais toujours espagnol – et jusqu'au bout des griffes. Dans ses pièces radicalement profanes, on assiste paradoxalement à de micro-rituels dont le sens nous échappe, mais qui nous indiquent que l'homme n'est pas tout à fait perdu : une différence radicale avec l'univers de Rodrigo García...

Corps possédés

Ce qui frappe d'emblée, dans l'univers de l'Alakran, c'est l'énergie furieuse qui envahit tout l'espace. Les corps y semblent lancés comme des projectiles dans un champ de forces. Simultanément, se fait sentir, au fil des spectacles, un véritable vent de liberté. Ce double mouvement, énergie et liberté, n'est pas sans rapport avec le travail de Leo Bassi, et surtout avec les spectacles devenus mythiques de la Fura dels Baus, qui firent (très) forte impression dans les années 1990. Gómez Mata revendique également l'influence directe de Robert Filliou, qui a su faire exploser, si tôt, les frontières étouffantes entre les diverses disciplines. Grâce à lui, la poésie, les arts plastiques et les arts de la scène se sont mis à dialoguer de manière féconde et libre – un esprit dont le théâtre de l'Alakran se sent incontestablement l'héritier. Dans les spectacles de Gómez Mata, on ne sent jamais l'épigone de García. Bien sûr, le cousin asturien n'est pas très loin, mais le basque a fait sa route, et sa colère, et sa lumière, sans autres relations que celles tissées par une belle constellation, dans la nuit étoilée de la Méditerranée. Il sait très bien pourquoi il prend la parole. Pas besoin de référence

Pourquoi faisons-nous ceci ?

Dès aujourd'hui, nous suivons le courant, nous appuyons n'importe quoi pourvu que cela ne crée pas de problèmes, nous renonçons au conflit et à toute sorte de pensée critique, nous renonçons à résister (c'est une connerie), nous renonçons à être moralistes et à bénéficier de la complaisance des nôtres.

extérieure. Au fil des ans et des propositions, un langage autonome se fait jour, une prise de parole propre se met en place. Après s'être trouvés tous les deux sur le même croisement, questionnant l'insupportable réalité qui nous est faite, Mata et García ont chacun choisi leur chemin pour y répondre. La colère mélancolique pour l'un, la rage jubilatoire pour l'autre. Dès qu'ils apparaissent sur la scène, les

Les êtres qui déboulent sur le plateau sont chargés d'une énergie de taureau.

acteurs de l'Alakran semblent doucement possédés. Leur démarche trotinante nous met déjà la puce à l'oreille. Dès la première scène du *Boucher espagnol* – le « tube » de la compagnie –, le spectateur pressent qu'ils ont tous un grain. Avec son théâtre artistiquement impur, Oskar Gómez Mata s'attache à montrer les diverses manières dont le monde contemporain nous affecte. Un vrai laboratoire de nos petites pathologies du quotidien. Savoir – et montrer – comment

Et pourquoi faisons-nous ceci ?

Parce que nous appartenons à la génération équidistante, c'est-à-dire celle qui se place à la même distance de tous les points de vue. Nous faisons ceci pour notre propre plaisir ou par simple nihilisme. Et surtout parce que nous continuons à être de vrais socialistes. Car nous pensons que si l'on se tourne, toutes et tous, dans la même direction, nous arriverons plus vite à la fin absolue, à la destruction totale et, de cette façon, ceux qui viendront après nous pourront plus rapidement recommencer, reconstruire...

Nous, comme la plupart des autres, nous suivons le courant. **O G-M**

le capitalisme qui s'est insinué dans nos veines nous déshumanise lentement, mais sûrement : c'est bien sûr le projet de Rodrigo García, mais Oskar Gómez Mata s'est peu à peu détaché de cette ombre matricielle pour construire un geste de plateau autonome, au point de nous faire voir l'œuvre de García comme celle d'un (déjà) classique contemporain.

Après le *Boucher espagnol* et *Tombola Lear*, d'après *Le Roi Lear* de l'écrivain argentin-espagnol (une méditation cruelle et clairvoyante sur les ravages du pouvoir en temps libéraux), Gómez Mata va développer une écriture de plus en plus personnelle, qui s'apparente à un genre en train de naître sur la scène, après avoir fait florès dans la littérature : l'auto-fiction théâtrale. Lorsqu'on entre dans ses spectacles, on a le sentiment d'entrer dans la vie de ce maître-fou, entouré de complices eux aussi passés *de l'autre côté*. Dans *Kairos, sisyphes et zombies*, l'une des révélations du Festival d'Avignon 2009, il met en scène sa propre mère, Maria, plus vraie que nature. La présence de cette vieille femme en blouse fatiguée aiguise puissamment notre regard, et nous oblige à une acuité redoublée face à ce qui se produit devant nous. D'autant plus qu'elle cohabite avec un immense portrait de l'acteur Charles Dullin... L'effet de réel est encore renforcé par l'irruption sur le plateau d'un vendeur de roses indien, Lakshman, sommé de



Suis à la messe, reviens de suite.
Photo : Christian Lutz.

A quand le spectacle qui décrira le naufrage de notre politique culturelle ?

répondre à un désopilant questionnaire pour un sondage politique – en réalité un cadre supérieur travaillant dans une grande entreprise genevoise de parfum.

Exercice de l'art

Même si tout semble partir de l'univers subjectif d'Oskar Gómez Mata, cette effraction du réel nous rappelle très vite aux questions politiques les plus brûlantes. Pour honorer la prestation du vendeur de rose, la chargée de production de la compagnie, Barbara Giongo, est appelée sur scène pour lui remettre un chèque de 40 euros... Est ensuite convié le directeur du Festival d'Avignon en personne (le vrai de vrai), afin qu'à son tour il remette le chèque correspondant au cachet de la représentation (5 629 euros). A chaque remise de chèque, le bénéficiaire s'agenouille devant son généreux donateur pour le remercier. Arrive ensuite le directeur de la Drac Provence-Alpes-Côte d'Azur, qui s'acquitte à son tour du chèque global de la

subvention du Festival (3 millions 467 mille euros), et s'agenouille... devant le public, dont les impôts ont permis de subventionner la culture, et, par conséquent, ce spectacle. En ces temps troublés, qui voient la logique libérale s'immiscer dans tous les services publics, le rappel n'est pas forcément inutile... Dans le dernier spectacle de l'Alakran, *Suis à la messe, reviens de suite*, créé au bouillonnant théâtre du Grütli, animé par Maya Boesch et Michèle Pralong, cette logique se radicalise encore. Le plateau devient l'occasion d'un forum de réaction directe à l'actualité immédiate. Un baron de la scène culturelle se fait épingler pour ses propos réactionnaires dans le débat qui secoue la société suisse autour du statut des artistes. Cela sonne comme une traduction genevoise de la position élitiste et méprisante d'un Patrice Chéreau pendant le conflit des intermittents en 2003. La nomination du nouveau directeur de la Comédie de Genève est également épinglée. Où l'on découvre que le théâtre peut devenir un média, et qu'il est juste quand il a le courage de s'emparer des questions du moment, sans intermédiaire. A quand le spectacle qui décrira le naufrage de notre politique culturelle française, exemples et noms propres à l'appui ? La performance apparaît comme le terme le plus juste pour décrire l'énergie et la ligne des spectacles de l'Alakran. Oskar Gómez Mata suggère d'ailleurs de l'utiliser en lieu et place du mot « théâtre », qui peine de

plus en plus à définir la réalité de la scène contemporaine. La drôlerie burlesque ne doit cependant pas nous faire oublier le sérieux de cette entreprise, et les moments sensibles de ces textes, qui nous font rêver à de plus beaux lendemains et nous font voir le monde sous un jour meilleur.

« *L'art, un exercice pour la vie* », comme le proclame l'un des slogans fétiche de l'Alakran, dans *Optimistic vs pessimistic*, présenté par le très prometteur festival Hybrides de Montpellier, animé par le metteur en scène Julien Bouffier – sans doute le spectacle le plus dense de la compagnie. On y retrouve tous les ingrédients des précédents : dérision, délire et mauvais goût, participation du public, recyclage des images les plus éculées de la culture hispanique – tauromachie, flamenco, musiques populaires, fête et movida version cheap. *Dans l'échec se trouve la solution* : tel est le sous-titre du spectacle, qui appelle à l'émergence d'un théâtre libre. Quelle raison avons-nous d'être optimistes, dans notre monde pessimiste ? On remarque que tous les acteurs sont véritablement les co-auteurs du questionnement qui fonde la pièce. Il faut, pour terminer, mentionner le rôle précieux d'Esperanza López, actrice lumineuse qui incarne toute la poésie folle et généreuse de l'Alakran. Par l'exposition de corps qui explosent la norme, on en arrive à cette conclusion revigorante : « *Si c'est ça la vie, faudrait la changer, bordel!* »

Bruno Tackels

1. Ces textes existent pourtant, on peut les lire, et il est urgent de les monter – de le faire revivre à travers eux.

Suis à la messe, reviens de suite, du 11 au 13 mai au Centre Pompidou, Paris et les 19 et 20 au festival Extra 11, Bonlieu Scène nationale d'Annecy.
Kaïros, sisyphes et zombies, les 1^{er} et 2 avril au Teatro della Tosse, Gènes (Italie).

Le Centre culturel suisse de Paris organise un Grand entretien le 10 mai à 20h30 (mené par Bruno Tackels).

www.alakran.ch